

**LA VIE QUOTIDIENNE DES CISTERCIENS VERS L'AN 1200**  
**VUE A TRAVERS LES *EXEMPLA***  
**DU GRAND EXORDE DE CITEAUX**

BENOIT CHAUVIN

On sait les bouleversements qui, progressivement introduits depuis une trentaine d'années, ont radicalement transformé la conception de l'histoire, de son enseignement dans un premier temps et de sa recherche fondamentale ensuite. Basée sur les dates, les grands hommes et une optique nationale pieusement entretenue par des générations d'instituteurs et d'universitaires, la restitution purement événementielle des faits du passé a sombré en quelques décennies, sans espoir de réhabilitation intégrale. Partout, de multiples écoles lui ont substitué une histoire du vécu journalier des personnes de condition ordinaire et enracinées dans une région voire un terroir défini. On laissera au temps le soin de porter les fruits respectifs de ces deux approches, à la vérité plus complémentaires que contradictoires.

Aussi la collection lancée par la société Hachette dès les années 1950 intitulée *La vie quotidienne...* et traitant d'une époque déterminée, d'une catégorie sociale spécifique ou d'un monde particulier fit-elle longtemps figure de porte-drapeau de cet élan novateur. De là son succès soutenu, matérialisé par plus de 200 titres qui ornent son catalogue et les nouveaux qui l'enrichissent chaque année.

Le monachisme ne pouvait pas échapper à cette nouvelle histoire. En 1975, G. Bordonove donna une *Vie quotidienne des templiers au XIII<sup>e</sup> s.* En 1978, L. Moulin élargit singulièrement le propos avec une *Vie quotidienne des religieux au Moyen-Age (X<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> s.)*. Le premier traite d'un seul ordre à l'existence agitée, mais somme toute assez brève; le second les mêle tous et sur plusieurs siècles... en un vaste programme abordé dans une perspective délibérément analytique, toutes périodes confondues.

La place occupée par Cîteaux dans l'histoire médiévale occidentale, la richesse de ses hommes, la puissance de son expansion, le succès de son économie, l'originalité de son art sont autant de gages permettant d'éviter le double écueil d'une vue trop limitée ou trop ample. Mais plus encore, c'est son évolution, entre début du XII<sup>e</sup> et fin du XV<sup>e</sup> s., qui se révèle la plus instructive : entre balbutiements de l'époque féodale et prémices de la Renaissance, l'histoire de l'ordre cistercien, restituée dans ses faits journaliers mis en connexion, constitue un fantastique fil conducteur aux ramifications multiples rendant aisément compréhensible le passage de l'une à l'autre. Impossible, devant une telle perspective de fond, de refuser la proposition d'Hachette d'écrire *Une vie quotidienne des cisterciens (XII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup>)*, avec *d'un monde à un autre* en sous-titre pour insister sur la vision évolutive de la démarche poursuivie.

Annoncé à l'occasion du neuvième centenaire de la fondation de l'abbaye de Cîteaux en 1998, l'ouvrage exige, on s'en doute, de solides travaux préparatoires. Le plan général est d'ores et déjà établi, les investigations se poursuivent, les lectures se multiplient, les notes s'empilent. On veut espérer une publication dans deux ou trois ans... *Deo volente*.

Reste que le problème majeur de l'entreprise n'est pas, mais alors pas du tout, celui de trouver une documentation suffisante pour alimenter les 400000 signes initialement attribués au projet. Après prospection, l'abondance s'est révélée telle qu'il en faudrait quatre ou cinq fois plus pour faire juste mesure en utilisant toutes les sources historiques et archéologiques. Les impératifs commerciaux et... l'attention des lecteurs potentiels exigent néanmoins une limite finalement portée à ± 600000. Le principal nœud à trancher, au sens exact du terme, est dès lors celui des choix à exercer, chapitre par chapitre, thème par thème, presque paragraphe par paragraphe pour servir les constats les plus parlants, les faits les plus signifiants, les objets les plus révélateurs...

Aperçus seront fournis dans ce petit essai, soucieux de présenter l'une des sources majeures disponibles parmi plusieurs dizaines d'autres. Il s'agit de l'*Exordium Magnum Cisterciensis Ordinis*. Une traduction française en avait été donnée en 1843, malcommode d'accès, incomplète, peu sûre, presque dépourvue de notes, sans index et totalement hors des conventions scientifiques actuelles. Il fallut attendre 1961 pour disposer d'une édition critique

fiable par le P. Bruno Griesser, moine cistercien de Mehrerau (Autriche) <sup>1</sup>. Une prochaine édition, amendée et enrichie, est en cours d'élaboration à l'Université de Louvain-la-Neuve. Le temps était venu de renouveler sur des bases plus solides la version française, retraduite dès les années 1970 par S. Anthelme Piébourg, moniale cistercienne de Boulaur (France). C'est chose faite depuis 1998 par les soins d'une équipe dirigée par J. Berlioz (C.N.R.S.) <sup>2</sup>.

L'auteur plus que probable de cette œuvre est un certain Conrad. Né vers le milieu du XII<sup>e</sup> s., il paraît avoir bénéficié d'une bonne éducation classique, puis devint moine de Clairvaux après 1179 et y demeura jusque vers 1193. Sans doute en compagnie du prieur Gérard, il passa ensuite à l'abbaye rhénane d'Eberbach, d'où le nom de Conrad d'Eberbach sous lequel on le connaît ordinairement; il en devint même abbé vers 1221. C'est à peu près entre 1190 et 1210, d'abord à Clairvaux puis à Eberbach, qu'il écrivit l'*Exordium Magnum*.

Il s'agit d'un recueil d'histoires puisées dans les origines et les cent premières années de l'ordre. Conrad ne veut pas faire œuvre d'historien, mais écrit pour l'édification de ses lecteurs. A travers une série d'exemples jugés remarquables, ou *exempla*, tirés des vies d'abbés ou de moines, il s'agit d'encourager les cisterciens à préserver leurs anciennes normes de vie de toutes déviations et de répondre à leurs détracteurs. De fait, dès avant la dernière décennie du XII<sup>e</sup> s., Cîteaux est parvenu à un tournant décisif de son évolution : les premières générations ont disparu, l'ordre est devenu une réelle puissance économique puis une force politique de premier plan et commence à s'éloigner de ce qui constitua sa raison d'être. Par conséquent, Conrad veut expliquer à ses confrères le sens profond des racines de Cîteaux, en touchant leurs esprits et leurs cœurs pour les voir mieux suivre les préceptes cisterciens en vue d'une réelle progression de leur vie chrétienne.

Conrad a glané ses *exempla* dans plusieurs sources écrites. Il faut signaler le *Liber Miraculorum* d'Herbert, rédigé entre 1178 et 1181, contenant plus de cent récits de miracles cisterciens avec Clairvaux pour cadre le plus souvent; et le *Liber Visionum et Miraculorum* de Jean, prieur de Clairvaux entre 1171 et 1179. Les faits retenus sont agrémentés de citations tirées des auteurs classiques, de la Bible, des Pères de l'Église, de la Règle bénédictine, de la liturgie cistercienne... Appel est fait aussi de temps à autre à la tradition orale. A partir de tout

---

<sup>1</sup> *Exordium magnum cisterciense sive narratio de initio cisterciensis ordinis*, Rome, 1961, p. 45-272.

<sup>2</sup> *Le Grand Exorde de Cîteaux ou Récit des débuts de l'ordre cistercien*, Turnhout, 1998, 556 p.

ce matériau, l'auteur a tenté et réussi à construire un ensemble cohérent en six parties divisées en quelque 170 chapitres constitués par autant d'*exempla* :

- Naissance et développement du monachisme, Cluny compris, jusqu'à la fondation de Cîteaux, et premiers abbés de Cîteaux,
- Bernard et ses successeurs abbés de Clairvaux,
- Moines de Clairvaux devenus célèbres,
- Religieux de Clairvaux restés obscurs,
- Mises en garde sur les périls guettant la vie monastique,
- Vie de l'Église, contact entre vie terrestre et éternité céleste.

L'apport personnel de Conrad résulte de sa manière d'envisager les faits et de les mettre au service d'une volonté éducatrice. Au-delà des personnalités exemplaires, les communautés sont considérées en tant que telles, avec continuité entre religieux vivants et morts. Il met surtout volontiers en avant les aspects mineurs de la vie quotidienne pour démontrer leur rôle insensible dans les déviations par rapport aux valeurs cisterciennes primitives. Naturellement, Clairvaux est le grand phare de spiritualité continuant d'illuminer l'ordre et la chrétienté. Mais Conrad n'hésite pas à fustiger les excès envahissants qu'il constate un peu partout, surtout sur les marges européennes : tel abbé saxon a fait venir de Flandre des habits douilleux parce que les textiles de sa région étaient trop grossiers, les moines de telle maison ibérique sont entrés dans le processus délétère de la propriété individuelle, d'autres se complaisent sans maladie réelle à l'infirmerie au journalier moins rigoureux ou ne pratiquent plus suffisamment le travail manuel, les convers sont souvent turbulents, attirés par les femmes et le vin, trop isolés dans leurs granges et coupés de la vie spirituelle du monastère...

Bref, la "négligence, mère de dissolution" s'insinue avec une telle lenteur au fil des jours qu'on ne la remarque même plus si on perd de vue les principes originels de l'ordre. Ainsi l'*Exordium Magnum* apparaît-il comme une longue mise en garde destinée à alerter les cisterciens des dangers qui les guettent. Selon Conrad, les hommes extraordinaires que furent les grands anciens et la faveur divine particulière dont jouit l'ordre de Cîteaux peuvent et doivent contrer ce processus de déclin. On devine aisément la somme prodigieuse d'informations originales et révélatrices rassemblées dans ces pages sur le premier siècle de l'aventure cistercienne. Trois *exempla* sont proposés ci-après en annexe. Puissent-ils inciter à

faire découvrir cet ouvrage d'une étonnante richesse et qui se doit d'être mis au meilleur profit dans la perspective d'une prochaine *Vie quotidienne des cisterciens au Moyen-Age*.

D'UN MOINE QUI OSA DORMIR SANS BAS ET FUT POUR CE MOTIF ÉCARTÉ DE LA CHARGE D'ABBÉ PAR SUITE D'UNE RÉVÉLATION DIVINE (*Exordium Magnum*, IV, 25).

Un monastère cistercien n'avait plus d'abbé. On fit venir l'abbé-père pour que, selon l'usage de l'ordre, les religieux fissent choix en sa présence et avec ses conseils de quelqu'un qui fût apte à devenir père et pasteur de leurs âmes. Le temps de l'élection approchait et l'abbé-père, s'étant informé par des entretiens tant privés que publics des vœux et de la volonté de chacun, vit que les membres les plus sages de la communauté étaient unanimes à désigner un religieux alors absent mais dont on attendait le prochain retour : c'était le cellérier principal de cette maison.

Or la nuit qui précéda l'élection, l'abbé-père entendit dans une révélation divine une voix qui lui dit : "Aie soin de ne pas établir comme abbé le moine qui a osé dormir sans ses bas". Plein d'effroi et ne sachant que penser, le vénérable père se demandait ce que le Seigneur voulait lui signifier par cette parole.

Justement, le religieux qu'on croyait propre à de si hautes fonctions était arrivé la veille au soir; dès le point du jour, il fit signe à l'abbé qu'il désirait se confesser et l'entraîna au chapitre; là, il lui avoua humblement qu'une fois pendant son voyage, souffrant beaucoup de la chaleur, il avait eu l'audace de retirer ses bas et de dormir ainsi.

Les anciens et les moines de bon conseil s'assemblèrent ensuite autour de l'abbé-père pour traiter de l'élection et ils se mirent d'un commun accord à réclamer celui qu'une mystérieuse révélation divine avait enjoint de ne pas élever à un tel honneur. Mais l'abbé-père leur fit connaître confidentiellement l'ordre qu'il avait reçu du ciel et leur conseilla d'élire quelqu'un d'autre, disant qu'il ne lui était pas possible d'agir contre sa conscience en désobéissant au commandement du Seigneur.

D'UN PIEUX CONVERS DE CLAIRVAUX, NOMMÉ LAURENT (*Exordium Magnum*, IV, 34).

Il y avait à Clairvaux un pieux convers nommé Laurent... C'était un homme de vie édifiante, avancé dans les voies spirituelles, d'une admirable persévérance dans l'oraison et toujours appliqué à la componction... Après la mort de saint Bernard, [il] fut envoyé par le vénérable prier de Clairvaux dom Philippe à Roger, roi de Sicile, pour une affaire du monastère. En arrivant à Rome, il apprit que le roi venait de mourir et fut consterné car il ne savait que faire en pareille occurrence. [Saint Bernard lui apparut et l'invita à poursuivre sa mission].

Dès le point du jour, il se mit en route et, étant sorti de la ville, il trouva un groupe de marchands qui se rendaient en Sicile pour leur commerce. Lorsqu'ils surent qu'il était de Clairvaux, ils l'admirent très volontiers dans leur troupe, partagèrent avec lui leurs provisions et chaque jour lui fournissaient tout ce dont il avait besoin.

Enfin il fut introduit auprès du roi de Sicile, qui lui fit un excellent accueil. Non seulement il obtint un heureux succès dans l'affaire pour laquelle il avait été envoyé vers le roi défunt, mais le jeune roi ouvrit ses trésors en vue de contribuer à la construction de la nouvelle basilique de Clairvaux et envoya, par l'entremise du frère, avec grande dévotion, une importante somme d'or pour le repos de l'âme de son père.

Ayant regagné Rome, le frère y trouva un tel crédit qu'il fut favorisé de nombreux dons de cardinaux et d'autres Romains, de sorte que, grâce à leurs largesses, il put emmener de la ville jusqu'à dix buffles. A la stupeur de tous et par la protection de Dieu et des mérites de son saint père, il les mena jusqu'à Clairvaux. C'est merveille que cet homme âgé de complexion fragile, aidé seulement de deux jeunes garçons, ait pu conduire sains et saufs à une telle distance, par tant de lieux divers, au milieu des embûches des voleurs et des brigands, ces bêtes énormes et sauvages, dont la taille et la force sont deux ou trois fois plus grandes que celles des bœufs; d'autant que cette race d'animaux, à ce que l'on assure, n'avait jamais été encore vue dans tous les pays d'Occident situés de ce côté-ci des Alpes. ... Il parvint enfin à Clairvaux et, à l'étonnement général, il y introduisit cette nouvelle race d'animaux. Depuis lors, ils s'y multiplient tous les jours, si bien que de là ils se sont déjà répandus dans de nombreuses régions.

DU DANGER DES COMLOTS (*Exordium Magnum*, V, 10).

Dans la province dite première Germanie..., il y a un monastère cistercien... appelé Schönau... Au temps de l'abbé Geoffroy..., il arriva par l'instigation du malin une pénible affaire qui causa un grave scandale.

Depuis un certain temps, par la négligence ou plutôt par une indiscrete bienveillance des supérieurs, un usage contraire à l'observance de l'ordre s'était établi dans ce lieu, celui de donner chaque année aux convers des chaussons neufs comme on en donnait aux moines. L'abbé Geoffroy, homme actif et énergique, fut appelé d'une autre maison par le choix de Dieu et des hommes pour exercer dans ce monastère la dignité suprême...

Lorsqu'il vit les convers jouir de ce luxe excessif, enflammé d'un zèle louable, il jugea qu'il devait corriger cet abus détestable. Il commença donc, en s'entretenant avec son conseil et aussi publiquement au chapitre des frères, à déplorer franchement cette innovation, à exhorter, prier puis finalement il ordonna que cet usage, qui s'écartait de la droite ligne de la règle, fût abandonné sans dissension ni scandale s'il était possible. Mais les âmes des frères, remplies de sentiments terrestres, adhéraient à cette coutume abusive par la glu tenace d'une coupable obstination, de sorte qu'on ne pouvait les en détacher sans que la paix en fût troublée. Le sage abbé préféra, selon la doctrine de saint Grégoire, provoquer un scandale plutôt que de s'écarter de la vérité.

Les convers se mirent donc à murmurer dans les coins; puis le mécontentement s'accrut peu à peu et, par une folie sans nom, ils préparèrent une révolte ouverte. L'instigateur de tout ce mal et l'auteur de la conspiration fut un convers qui était chargé du dortoir des frères et du soin de garder les chaussons. Plein d'un esprit diabolique et, comme le dit le prophète, rejetant le silence en tous lieux, il abordait les frères tantôt séparément, tantôt par petits groupes, les persuadait, les excitait à ne jamais souffrir, sous prétexte de prières ou de menaces, qu'on retranchât cette coutume...

Dès que l'abbé avait eu vent de leurs murmures, il avait prescrit au nom de l'obéissance que quiconque parmi eux romprait le silence devrait jeûner au pain et à l'eau, le jour même si c'était avant l'heure du repas ou autrement le lendemain. Le frère dont nous avons parlé, qu'il

faut plutôt appeler pervers que convers, prit soin d'observer cet ordre comme s'il eût été donné du ciel, pas du tout par amour de la vertu mais pour fomenter la révolte contre son abbé. En effet, comme il rompait le silence presque chaque jour pour exciter la sédition, il jeûnait aussi presque quotidiennement au pain et à l'eau, afin d'allumer dans l'âme des frères la haine de l'abbé qui avait promulgué cette sentence dure et inhumaine.

Là-dessus arriva la sainte solennité du premier dimanche de l'Avent. L'orage de la rébellion grondait de tous côtés, entretenu et aggravé par les murmures clandestins. Un scandale public, et un scandale très grave, menaçait d'éclater. En effet, le convers susdit, le faux convers, avait donné ce conseil exécrationnel qu'il appuyait avec une insistance scélérate : la veille de la Nativité du Seigneur, tous les frères venus des granges monteraient d'un commun accord au dortoir des moines dans le temps du travail et, retirant les chaussons de chaque lit, les couperaient avec leurs couteaux, puis les déchireraient en petits morceaux.

L'abbé n'ignorait rien de leur incroyable malice, mais ne le laissa point paraître, selon ce qui est écrit : "l'homme prudent garde le silence au temps mauvais". Se voyant totalement dépourvu, dans cette extrémité, du conseil et du secours des hommes, il décida de recourir avec d'autant plus d'instances à la bonté paternelle de Dieu; il ordonna donc une prière générale des moines puis les exhorta à implorer la miséricorde du Seigneur, chacun suivant ses moyens, afin qu'il daignât tirer quelque bien plus grand de l'insolence de ces mauvais religieux.

La solennité insigne de la Nativité était toute proche. Peu de jours avant la fête, tandis que l'abbé présidait le chapitre des convers, le porte-drapeau de la rébellion, ce ministre de Satan, fut proclamé [= dénoncé] par certains de ses complices pour son abstinence indiscreète et parce qu'il avait entièrement rasé sa barbe... dans l'intention de provoquer un scandale; cette proclamation n'avait pas pour mobile le zèle de l'ordre ni la charité fraternelle, mais le désir d'exercer leur malice.

L'abbé demanda doucement au frère proclamé pourquoi il avait fait cela, mais il comprit à ses réponses arrogantes et déplacées que la mesure de sa méchanceté était comble. Animé alors d'un louable zèle de la justice, il lui parla ainsi devant tous dans un esprit prophétique : "C'était mon devoir, mon frère, d'adresser à ton âme rebelle des avertissements salutaires... Et comme je te vois assez insensé pour te moquer de nos exhortations plutôt que de les accepter, je déclare avec assurance à tous ceux qui sont assemblés ici que si tu ne viens pas à

résipiscence sans aucun retard..., tu éprouveras sous peu les effets du terrible jugement du Dieu tout puissant...

Le soir du jour précédent la vigile de Noël, [le ministre de Satan] descendit du dortoir après complies et rencontra l'infirmier des convers qui était son bras droit dans la conspiration et avec qui il s'entretenait fréquemment de ses projets venimeux. Tout à coup, il poussa un cri de douleur et des gémissements; sa pâleur subite, ses mains contractées, ses yeux renversés dans leurs orbites présageaient tristement sa mort imminente. L'autre, effrayé et le voyant déjà chanceler, craignit qu'il ne tombât brusquement par terre : il le saisit à bras le corps, mais la mort fut à ce point instantanée qu'avant même d'avoir atteint le sol, le malheureux rendit le dernier soupir entre les mains de son complice.

Alors tous les chefs de la conjuration furent dans le trouble, l'épouvante saisit ceux qui avaient fait montre d'énergie pour la révolte, tous les auteurs de dissension et de schisme se mirent à trembler... Les convers accoururent de tous côtés vers leur porte-drapeau; et celui qu'ils avaient décidé de suivre le lendemain comme chef pour exécuter un méfait inouï, ils transportèrent en grand désarroi son cadavre à l'infirmierie et le déposèrent à l'endroit où d'habitude les frères quittent cette vie... Lorsque la tablette des défunts [= plaque de bois sur laquelle on tapait pour avertir la communauté d'un décès], donnant le signal, retentit lugubrement à toutes les oreilles, d'autant plus qu'on ne savait personne dans la maison qui fût si proche de la mort, dom Théobald, sous-cellérier,... courut à l'infirmierie en toute hâte et lorsqu'il apprit qui était mort, saisi d'admiration et d'étonnement au jugement de Dieu, il appela vite l'abbé... [Celui-ci] accourut aussitôt...

Il réfléchit à ce qu'il devait faire; enfin le plus expédient lui parut être, après avoir dit les prières de la recommandation de l'âme et porté le corps à l'église, de convoquer le lendemain de bonne heure tous les frères, tant moines que convers, afin de décider ensemble ce qu'il convenait de faire en la circonstance. Tous s'étant rassemblés, l'abbé parla ainsi en présence de tous : "Vous savez, mes frères très chers, dans quel dessein pervers conçu par son cœur dépravé et sa volonté mauvaise cet homme a été surpris... C'est pourquoi, puisque nous connaissons tous sa perversité, mais que nous ne savons pas qu'il se soit confessé ou ait fait pénitence, j'estime qu'on ne doit pas déposer son corps parmi les corps de nos frères..."

A ces mots, les convers pâlirent, effrayés, et supplièrent qu'on leur permit de parler à part avec les moines anciens. L'abbé le leur accorda; après avoir tenu conseil à l'écart, ils revinrent bientôt et moines et convers se prosternant devant lui sur le sol le prièrent avec de grandes instances de ne pas refuser miséricorde au défunt. Les convers promettaient solennellement devant Dieu que si le seigneur abbé modérait la sévérité de sa sentence et ne refusait pas la sépulture commune [= religieuse] au défunt, malgré son indignité, eux renonceraient entièrement à leur mauvais dessein et ne diraient plus jamais un mot sur la question des chaussons neufs. En outre, quelques-uns des anciens dirent qu'à part cette circonstance, cet homme avait eu une assez bonne conduite et qu'il ne fallait pas juger sans miséricorde...

L'abbé reconnut l'opportunité de cet avis et voulut éviter que les convers, qu'on pouvait facilement apaiser par ce moyen, ne vinssent à provoquer un plus grand scandale, ce qui aurait été une erreur pire que la première; il craignait également pour lui-même, s'il rendait inconsidérément une sentence trop dure, car les mesures contre les conspirateurs n'avaient pas encore été promulguées par le chapitre général. Il se rendit donc à leurs désirs et, après que la messe et les obsèques eurent été célébrées comme de coutume, le frère défunt fut porté en terre parmi les corps des autres frères... Après l'inhumation, toute la lie de la discorde parut en quelque sorte ensevelie avec lui...